

Ce qui manque aux acteurs québécois

Paul Lefebvre

Numéro 50, 1989

Le théâtre dans la cité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26586ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefebvre, P. (1989). Ce qui manque aux acteurs québécois. *Jeu*, (50), 130–132.

ce qui manque aux acteurs québécois

Tout ce que vous avez toujours voulu écrire sans jamais oser le faire...

Paul Lefebvre enseigne à l'École nationale de théâtre du Canada, à l'Option-théâtre du Collège Lionel-Groulx ainsi qu'à l'École de comédie Juste pour rire; il travaille comme chercheur à la radio de Radio-Canada, collabore au magazine *Mtl*. Il a fait partie de la rédaction de *Jeu* de 1981 à 1987, a été critique au *Devoir* pendant trois ans et a «de moins en moins le courage d'écrire des textes critiques».

Le clair est l'opposé du vrai.
Eugenio Barba, cité de mémoire.

Cette histoire m'est arrivée et se passe le mardi 18 octobre dernier pendant la trentaine de minutes que prend l'autobus Montréal-Express de dix-huit heures trente pour relier le lieu-dit des Quatre-Coins à Rosemère, près de Sainte-Thérèse, au métro Henri-Bourassa à Montréal.

L'autobus arrive, j'y monte et paie mon billet. Derrière moi, alors que je rempoche mon argent, une jeune fille commence à conter au chauffeur qu'elle a perdu son portefeuille dans un autobus ou en faisant du pouce. Elle a un peu plus de vingt ans; blonde blonde, les cheveux très frisés pas trop longs, le teint rose et les yeux bleus. Elle porte des jeans de corduroy anthracite et un trop grand chandail de grosse laine très usé. Ni belle ni laide, mais sympathique. Un peu granola, aimant les activités de plein air, sûrement.

Je lui demande où elle va. Elle répond: Saint-Michel. Je m'étonne et elle précise le boulevard Saint-Michel pas loin d'Henri-Bourassa. Je lui offre de payer son billet. Elle n'en revient pas. Je dis que c'est naturel, que si elle était à ma place et moi à la sienne, elle aurait fait la même chose. Elle est visiblement très contente, elle dit qu'elle est épuisée, qu'elle a hâte de rentrer chez elle, de se laver. Je lui donne son billet. Je m'assois à une banquette; elle prend celle devant la mienne et se retourne pour me parler. Me demande mon nom. Elle me dit le sien au moment où le chauffeur fait démarrer le moteur et je ne suis pas sûr de comprendre Anne. Lui fais signe de venir s'asseoir à côté de moi, ce qu'elle fait très vite.

Je lance la conversation sur la perte de son porte-monnaie. Elle parle de cartes perdues, assurance-maladie, assurance sociale, de quarante dollars, non, pas de carte de guichet automatique, puis enchaîne sur le baptistaire qu'elle doit aller chercher à Côte-des-Neiges pour sa demande d'admission en janvier à l'Université. Je reviens à l'histoire du portefeuille, lui suggère d'appeler les objets perdus à la compagnie d'autobus. Elle précise alors que c'est en faisant du pouce qu'elle

«Une exception :
Gabriel Arcand dans
l'Idiot.» (Paul
Lefebvre) Sur la
photo : Gabriel Arcand
et Claude Lemieux.
Photo : Richard Tougas.



l'a perdu. Je dis que le conducteur de l'auto sera peut-être honnête et elle dit que probablement non. J'ai l'impression d'avoir touché quelque chose de désagréable. Court silence. Je relance la conversation sur son admission à l'Université: langue et littérature à l'Université de Montréal. Me demande si j'étudie. Je réponds les cours à l'Option-théâtre, à l'École nationale, le travail à Radio-Canada. M'interroge sur mes études et je réponds en riant: langue et littérature à l'Université de Montréal. Elle est curieuse de savoir comment j'en suis arrivé à faire ce que je fais et je lui raconte rapidement mes enchaînements d'emplois. À un moment elle penche sa tête vers moi très vite, sorte de mouvement d'intimité qu'elle réprime avant qu'il soit complet. Mais quelques instants après, alors que je parle, elle se met brusquement à embrasser mon visage partout, à lèvres fermées, glissant ses doigts entre les boutons de ma chemise, caressant ma poitrine. Elle embrasse ma bouche longtemps et j'essaie de passer ma langue au-delà de ses dents. Puis je sens que ce n'est pas ce qu'elle veut. Je ne comprends pas mais, une intuition, je dis: «Ça n'a pas bien été avec celui qui t'a pris sur le pouce, hein?» Elle dit: «Ça été roffe.» Puis elle se love, les genoux contre le menton, et se couche sur mes genoux. Je l'entoure de mes bras, lui caresse le dos, les cheveux, embrasse doucement sa tempe. L'autobus est vide à l'exception de trois Arabes qui parlent fort dans le fond. Je suis ému, troublé, ma poitrine trop petite pour mon coeur. Le chauffeur éteint les lumières. L'autoroute, dans le noir. Je bande un peu.

Je ne comprends pas, je ne suis sûr de rien. Peut-être a-t-on tenté de la violer. Peut-être l'a-t-on violée. Je repense à ce qu'elle disait: qu'elle avait hâte de rentrer pour se laver. Dans tous les témoignages, elles disent qu'elles se sentent sales après. Je repense à son discours flou du début: elle avait dit en réalité «perdu mon portefeuille dans l'autobus en faisant du pouce». C'est moi qui mentalement avais ajouté un «ou». Dans mes bras, la tête sur mes genoux, une inconnue s'est abandonnée. Je me dis que j'ai peut-être une tête qui rassure. Elle a l'odeur un peu fade des gens pauvres. Je croirais qu'elle dort d'épuisement mais de brefs éclats de rire la crispent parfois.

Elle bouge un bras, se soulève un peu et d'une main caresse mon sexe. Étonnement, puis une certaine excitation. Je ne peux pas résister. Je mets doucement une main sous sa blouse et lui caresse délicatement un sein, excitant le mamelon qui se dresse entre mes deux doigts inquiets. Je ne suis pas tout à fait heureux de moi, j'ai l'impression de profiter d'une femme qui n'est pas tout à fait elle-même. Elle se redresse davantage et se remet à m'embrasser, à pleine bouche cette fois-ci. Elle rit, dit qu'elle aime les grenouilles, répète le mot grenouille. Je commence à me demander si son histoire est vraie; je pense à la fille du Café Campus qui disait à un homme différent chaque soir qu'elle avait oublié ses clefs. Elle me dit: crie. Et je comprends qu'il faut que j'imité le cri de la grenouille. Je coasse maladroitement à son oreille; elle reprend beaucoup plus bas, émettant quelque chose près de l'éruclation. Elle rit. À nouveau, des baisers. C'est à peu près à ce moment-là qu'elle me met son billet d'autobus entre les doigts, comme si elle voulait s'en remettre à moi pour tout; je le range dans ma poche de veste avec le mien. C'est peut-être une bizarre, une folle. Peut-être c'est le choc nerveux. C'est peut-être les deux. Le chauffeur rallume les lumières. Nous sommes en ville.

Elle s'agenouille à côté de moi m'entourant de ses bras, regardant vers le fond de l'autobus. J'ai l'impression qu'elle fait des sourires béats aux trois Arabes en arrière. Puis elle se remet sur moi, m'étreignant. Je regarde par la fenêtre. Quelquefois, elle m'embrasse vite le cou. Je la regarde parfois dans les yeux pour essayer de comprendre quelque chose. Elle prend dans ces moments-là un air très grave et j'ai l'impression que c'est elle qui cherche à percer quelque chose dans mes yeux. Mais quand je souris, pour briser ces regards un peu éprouvants, elle sourit tout de suite elle aussi, comme soulagée; et je me rends compte que la gravité ne vient pas d'elle, mais de moi. La Vieille École, bientôt le terminus. Je prends sa tête entre mes mains et je lui dis que je ne veux pas savoir ce qui lui est arrivé parce que même si elle me le contait, je ne comprendrais probablement pas. Le visage grave, elle dit que c'est vrai: que je ne comprendrais pas. Je lui demande s'il y a quelqu'un chez elle qui l'attend. Elle dit que non, qu'elle habite seule, mais qu'elle aimerait ça ce soir qu'il y ait quelqu'un. Puis elle dit que ce n'est pas vrai, qu'elle est mariée et qu'elle a trois enfants. Sans rire. Je ne la crois pas même si mes yeux cherchent naïvement une bague à son doigt. Elle dit que le plus difficile va être de se séparer.

Dès l'arrêt de l'autobus, elle se dirige vers l'arrière, voulant sortir par la porte du milieu. Je me dirige vers l'avant, sachant que la porte du milieu est condamnée mais, surtout, comprenant que c'est là sa façon de me dire que nos trajets désormais sont différents. Elle finit par sortir derrière moi. Je ne peux pas m'empêcher de lui demander si tout va bien. Comme pour vérifier si elle a tout ce qu'il lui faut, elle sort des papiers de ses poches en marchant, dont un diplôme d'études collégiales plié en huit et ce qu'elle me dit être un formulaire d'admission et que j'avais pris pour un relevé de notes. Je remarque aussi sa carte d'assurance-maladie, mais ne dis rien. Je lui offre un billet d'autobus qu'elle refuse, puis accepte. Elle fait un signe d'adieu et s'éloigne. Je me souviens trop tard que je voulais lui offrir quelques dollars pour la dépanner. J'entre dans la station de métro avec le sentiment qu'un bref instant elle s'est retournée vers moi tout en poursuivant son chemin.

paul lefebvre